

FloriLettres

Revue littéraire de la Fondation La Poste

Pépiement des ombres

PHILIPPE JACCOTTET
HENRI THOMAS



FATA MORGANA

Sommaire

Dossier :

Philippe Jaccottet et Henri Thomas
Correspondance 1949-1993

- 02. Édito
- 03. Entretien avec Hervé Ferrage
- 09. Lettres choisies
- 10. Portrait - Philippe Jaccottet
- 12. Samuel Beckett, Lettres, vol. IV.
- 14. Dernières parutions
- 16. Agenda avril-mai 2018



Édito

Philippe Jaccottet et Henri Thomas

Nathalie Jungerman

« À chaque nouveau livre d'Henri Thomas, je me redécouvre une âme de naïf redresseur de torts, impatient de mettre fin à la longue injustice qui maintient dans une sorte de pénombre un écrivain de si loin supérieur à la plupart de ceux qui font du bruit dans les lettres. (...) »
Philippe Jaccottet, *Henri Thomas, L'inapparent**

À Paris où il est venu s'installer en 1946 après des études de Lettres à Lausanne (il est né en Suisse en 1925), Philippe Jaccottet se lie au traducteur Pierre Leyris qui l'introduit à 84, une jeune revue littéraire fondée en 1947 par Marcel Bisiaux et quelques amis dont Henri Thomas. Philippe Jaccottet a 24 ans quand il envoie une première lettre à l'auteur du *Seau à charbon*. La correspondance entamée s'achèvera quarante-quatre ans plus tard avec la mort d'Henri Thomas. Les éditions Fata Morgana publient aujourd'hui leurs lettres et un choix de textes critiques que Jaccottet a consacrés à son aîné de treize ans dont il n'a cessé de défendre l'œuvre poétique et romanesque. L'édition est établie et annotée par Philippe Blanc et la postface rédigée par Hervé Ferrage dont la thèse de doctorat publiée aux PUF (en 2000) a pour sujet « Philippe Jaccottet, le pari de l'inactuel ». Grâce au poète qui vit à Grignan depuis 1953, l'année même où paraît chez Gallimard son premier grand recueil, *L'Effraie et autres poésies*, Hervé Ferrage rencontre, en décembre 1991, Henri Thomas alors installé dans une maison de repos du XIV^e arrondissement de Paris. Il lui rendra visite régulièrement jusqu'à sa mort, le 3 novembre 1993. Hervé Ferrage consigne ces deux années d'une « amitié tardive » dans les pages d'un carnet qui sont publiées dans un numéro de la *Revue de belles-lettres* consacré à l'écrivain. Autant les lettres de Thomas, qui ne cessait de voyager et de s'expatrier, sont datées de Paris, Londres, des États-Unis, de l'île de Houat..., autant, celles de Philippe Jaccottet sont presque toutes envoyées du même lieu, Grignan, la « source de l'expérience qui a nourri ses livres ». Au-delà de leurs différences et de leur mode de vie bien distinct, ils ont une même conviction. Ils se tiennent à distance de la scène sociale et littéraire, et chez l'un comme chez l'autre, l'écriture et la vie ne font qu'un. L'œuvre de ces deux poètes et traducteurs, Jaccottet de l'allemand et de l'italien, Thomas de l'anglais, de l'allemand et du russe, s'inscrit dans l'exigence d'une voix sans compromis, la plus juste possible. La correspondance de Philippe Jaccottet et Henri Thomas intitulée *Pépiement des ombres* est « littéraire au sens fort du terme, elle va au cœur de leurs projets à l'un et à l'autre. »

*« Philippe Jaccottet éclaire Henri Thomas, l'inapparent », dans *Le Monde*, jeudi 22 février 1973. *Pépiement des ombres*, éditions Fata Morgana, page 137.

Entretien avec Hervé Ferrage

Propos recueillis par Nathalie Jungerman

Les éditions Fata Morgana publient ce mois-ci les lettres que Philippe Jaccottet et Henri Thomas ont échangées pendant quarante-quatre ans, de 1949 à 1993. Philippe Blanc, qui a établi et annoté cette correspondance, vous a demandé de rédiger la postface puisque vous connaissez bien Philippe Jaccottet et vous avez rencontré à plusieurs reprises Henri Thomas, rencontres que vous relatez dans « Une amitié tardive », texte publié dans un numéro de la *Revue de Belles-Lettres* (2013) consacré à Henri Thomas. Parlez-nous de ces rencontres... Thomas vous cite dans une lettre du 3 janvier 1992 : « Il est de ces gens bien rares, pour qui je me souhaite encore vivant »...

Hervé Ferrage Ce volume de lettres comprend également des dessins d'Anne-Marie Jaccottet et une sélection de textes critiques que Philippe Jaccottet a écrits au fil du temps et publiés dans la presse, à l'occasion de la parution d'un nouveau livre d'Henri Thomas, recueil de poèmes ou roman. Philippe Blanc a eu l'excellente idée d'intercaler ces articles entre les lettres. Quant à la phrase de Thomas que vous citez, en la lisant pour la première fois, j'avais tout d'abord retenu la partie où il dit que je suis « un brave garçon » ! Mais bien sûr, ce qu'il écrit juste après m'a beaucoup touché, et rassuré ! Philippe Jaccottet que j'allais voir à Grignan plus ou moins une fois par an m'a parlé d'Henri Thomas et grâce à lui j'ai entamé la lecture de ses œuvres, d'abord ses romans – je ne sais plus si c'est par *La Nuit de Londres* ou par *Le promontoire* que j'ai commencé – puis j'ai lu ses recueils de poèmes. J'ai tout de suite beaucoup aimé ses livres. Un jour de décembre 1991, Philippe Jaccottet m'a dit que Thomas allait mal, qu'il avait dû quitter la Bretagne et s'installer à Paris dans une maison de retraite du XIV^e arrondissement, le « Tiers

Temps » rue Rémy-Dumoncel, qui fut aussi le dernier séjour de Samuel Beckett comme Thomas aimait à le rappeler. J'ai proposé de lui écrire et de lui rendre visite. Notre première rencontre date du 23 décembre 1991. Ensuite, je suis allé le voir une fois par semaine pendant les six premiers mois de l'année 1992. Puis je suis parti aux États-Unis comme lecteur de français dans une université de Nouvelle Angleterre, pas très loin de celle de Brandeis où Thomas avait enseigné, et ces rencontres se sont interrompues mais je l'appelais de temps en temps. De retour en France, j'ai repris mes visites, jusqu'à sa mort, le 3 novembre 1993. Le texte publié dans la *Revue de Belles-Lettres* s'intitule « une amitié tardive » puisque ces rencontres se sont passées tard dans sa vie et n'ont duré finalement qu'un laps de temps assez bref, mais ces moments ont été pour moi intenses et magnifiques.

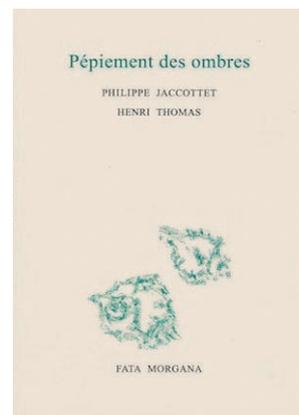
Vos discussions portaient sur la littérature ?

H.F. Nous discutons beaucoup de littérature, de ses souvenirs aussi. À l'époque, j'étais chargé de cours en licence de lettres à la Sorbonne, Verlaine et Rimbaud étaient au programme. Je lui parlais des poèmes que je devais commenter, et nos conversations nourrissaient mes préparations de cours. C'était vraiment merveilleux car deviser avec lui sur les poètes me sortait d'une critique littéraire aride. Il évoquait aussi l'entre-deux-guerres et l'immédiat après-guerre avec les grandes figures de la littérature française du XX^e siècle dont il avait été proche, Gide, Supervielle, Artaud, Paulhan, Michaux... Il me donnait ainsi le sentiment de rejoindre le cœur de la littérature telle que je l'aimais, non par des médiations trop intellectuelles qui ne m'ont jamais intéressé à vrai dire, mais par l'expérience de toute une vie que la littérature nourrissait en profondeur. Thomas n'était pas dans une forme éblouissante mais l'esprit



Hervé Ferrage, avril 2018
Photo © Nathalie Jungerman

Ancien élève de l'École Normale Supérieure, Hervé Ferrage a enseigné en université pendant une dizaine d'années puis travaillé aux États-Unis, à Londres et à Budapest pour les services culturels français. Il est actuellement conseiller culturel adjoint à l'Ambassade de France aux États-Unis, en poste à New York. Outre son travail sur Philippe Jaccottet, il a publié plusieurs textes sur Henri Thomas et pour la revue *Les Moments littéraires*.



Philippe Jaccottet & Henri Thomas
Pépiement des ombres
(Correspondance)
Édition établie par Philippe Blanc.
Dessins d'Anne-Marie Jaccottet.
Postface d'Hervé Ferrage.
Éditions Fata Morgana,
25 avril 2018, 248 pages.

Avec le soutien de



était toujours vif, aigu, sa conversation subtile et malicieuse. Cette période était ponctuée par de courts séjours que je faisais à Londres, et à mon retour, j'allais le voir et nous évoquions ses souvenirs d'Angleterre, parlions de son livre *La nuit de Londres*. Henri Thomas était parti en 1946 y travailler dans le service de traduction de la BBC. Il y était resté dix ans. Il racontait beaucoup d'anecdotes, liées aussi à son ami Pierre Leyris, traducteur et directeur notamment d'une édition bilingue des *Œuvres complètes* de Shakespeare. Le monde britannique et l'humour qui va avec, lui étaient consubstantiels. Par contre, en témoigne la correspondance, les États-Unis l'avaient marqué négativement. Il y voyait comme l'enfer de la société de consommation à ses débuts. Son séjour somme toute assez court (de 1958 à 1960) a quand même donné deux romans, *Le Parjure* et *John Perkins*.

Parlait-il de Philippe Jaccottet ?

H.F. Thomas avait tendance à l'invention pure et simple, aimant tester sur son interlocuteur l'effet produit. La frontière entre fiction et réalité n'était pas toujours très solide ! C'est au cours de son premier séjour à Paris, un an ou deux avant la première lettre de cette correspondance, que Philippe Jaccottet a rencontré Henri Thomas (de 13 ans son aîné) et l'équipe de la revue *84* que ce dernier avait créé en 1947 avec Marcel Bisiaux, André Dhôtel et Alfred Kern. Dans l'ensemble, les écrivains avaient des vies assez bohèmes. Jaccottet quant à lui, venait de Lausanne, d'un monde plutôt strict, de culture calviniste, et Thomas le décrivait donc comme un jeune homme d'humeur sombre. Il avait ajouté en me regardant fixement : « Vous savez, son père était pasteur », sous-entendu, il avait des principes rigoristes... Et vérification faite, le père de Jaccottet n'était pas du tout pasteur, mais vétérinaire ! J'ai raconté l'anecdote à Philippe Jaccottet qui a bien ri. En même temps, grâce à cette facétie de Thomas, j'ai appris que le père de Jaccottet avait dirigé les abattoirs de la ville de Lausanne, et pour un auteur qui a écrit *La Semaïson*, qui accorde une valeur extrême au monde végétal en opposition au monde animal, au sang, à la violence, j'ai trouvé que c'était extrêmement significatif ! Thomas prenait plaisir aussi à réinventer sa vie en parlant. Dans un entretien filmé, il explique que lorsqu'il était enfant (il est né dans les Vosges, à Anglemont, d'une mère institutrice et d'un père agriculteur), il pensait qu'il était le fils de l'empereur Guillaume parce que l'empereur Guillaume avait sans doute chevauché sur la crête des Vosges, et que sa mère avait dû se laisser séduire... En fait, son père était mort des suites de la Première Guerre mondiale et de son engagement à Verdun quand Thomas avait 4 ans.

Henri Thomas et Philippe Jaccottet ont des personnalités très différentes et deux modes de vie distincts. Le premier, à la fois poète, romancier, critique et traducteur (de Shakespeare, Melville, Stifter, Goethe, Pouchkine...) est un migrateur attiré par les départs, les voyages, épris de la proximité de la mer ; le second, poète, critique et traducteur aussi (de Rilke, Hölderlin, Musil, Ungaretti...) vit à Grignan depuis 1953. Qu'est-ce qui les différencie et les rapproche ? Dans votre postface, vous écrivez qu'il s'agit d'une « affinité sur l'essentiel », d'une « conviction commune »...

H.F. Il est vrai que c'est étonnant de voir deux personnes éloignées par bien des aspects correspondre pendant plus de 40 ans. Sans parler de cette fidélité à toute épreuve de Jaccottet à l'égard de Thomas et de ses livres. Toutes les lettres de Philippe Jaccottet sont datées de Grignan (exceptionnellement de Suisse), celles de Thomas proviennent de Paris (plusieurs adresses), de Londres (plusieurs adresses), des États-Unis (Waltham, Massachusetts), de Brunoy en région parisienne, de l'île de Houat (quelques années comme un port d'attache), de Quiberon, de Vannes et de Paris, l'ultime retour. Ils ont des modes de vie radicalement différents. Thomas, c'est l'éternel bohème qui peut parfois être à la dérive. Jaccottet est quelqu'un de très ordonné, fidèle à un lieu, à une femme, à une vie. Malgré cet écart qui subsiste entre eux, ils ont un point commun : ce sont tous les deux des écrivains du retrait. La scène littéraire leur a toujours fait peur. Ils savent que les prix ont leur importance pour pouvoir exister dans le monde de la littérature, mais ils conçoivent l'écriture comme une expérience qui engage la vie entière et qui par conséquent, ne peut pas, d'une façon ou d'une autre, s'accommoder d'une comédie littéraire et sociale, au risque de s'y perdre. L'un et l'autre partagent une expérience poétique qui noue inséparablement la vie à l'écriture. Certes, l'un est sédentaire, l'autre migrateur, mais tous les deux sont en retrait.

Dans la correspondance, Thomas émet souvent le souhait d'aller à Grignan rendre visite à Jaccottet, mais il ne le fait pas...

H.F. Ils se sont écrit pendant de nombreuses années mais ne se sont croisés que peu de fois, cinq ou six rencontres tout au plus. La vie sédentaire de Jaccottet est une sorte de rêve impossible pour Thomas le migrateur, et Grignan en devient le symbole, une sorte d'occasion manquée mais toujours désirable qui traverse la correspondance. Il y a une chose touchante dont je n'ai pas parlé dans la postface et qui apparaissait claire-

ment dans nos conversations quand j'allais voir Thomas : il aimait beaucoup Anne-Marie, je pense qu'il y avait une sorte d'innocence, de fraîcheur chez elle qui lui plaisait énormément. Dans les lettres, et surtout celles des dernières années de sa vie, il n'oublie jamais de la mentionner. Anne-Marie Jaccottet me disait qu'elle se souvenait très bien du souhait de Thomas de venir à Grignan et même d'y louer un appartement, et en riant, elle se demandait s'ils seraient restés amis, parce qu'il avait quand même une propension à faire des bêtises, d'ordre sentimental notamment. Que Grignan soit resté comme un horizon inaccessible mais désirable est sans doute préférable ! Économiquement, la vie de Thomas n'était pas non plus très assurée... Quand il était dans cette résidence du « Tiers Temps » à Paris, les frais de séjour étaient entièrement ou très largement pris en charge par l'Élysée du temps de François Mitterrand, car Mitterrand était un grand admirateur de Thomas et lui a été fidèle jusqu'au bout. Thomas était extrêmement fier quand parfois, des gardes républicains venaient en moto lui porter des invitations. Dans un de ses *Carnets*, il raconte une anecdote concernant un déjeuner à l'Élysée avec Mitterrand et Ernst Jünger. À cette occasion Mitterrand lui avait affirmé : « Henri Thomas, vous êtes un écrivain méconnu, c'est-à-dire trop peu connu. » Thomas commentait en disant : « c'est tout à fait Mitterrand », sans doute parce que le « *trop peu connu* » relativise l'absolu du « *méconnu* ».

Philippe Jaccottet a dit, dans un entretien, qu'il a toujours été proche de la manière de traduire d'Henri Thomas... Il lui écrit en septembre 1963 : « J'ai besoin de vos souvenirs de Corse pour un passage d'Ungaretti que je traduis, à propos de ce pays »...

H.F. Il est vrai que la traduction les réunit aussi. Et elle entre finalement dans la définition du retrait, car le traducteur est quand même second par rapport à l'œuvre qu'il traduit. Le travail de traduction suppose un effacement. Chez Jaccottet, il y a une

éthique du traducteur très forte qui s'exprime un peu différemment chez Thomas, mais ni pour l'un ni pour l'autre la traduction n'est recreation, c'est un autre rapport à l'œuvre, beaucoup plus modeste.

Plusieurs articles de Jaccottet sur l'œuvre de Thomas s'intercalent entre les lettres. Ils témoignent notamment de la grande générosité de Jaccottet, sa ferveur, sa fidélité et soulignent la singularité de cette correspondance... On voit aussi le cheminement intérieur de Jaccottet, sa critique qui évolue...

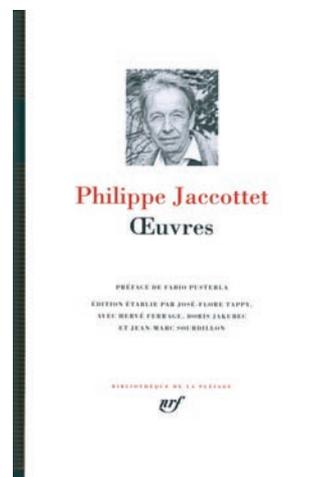
H.F. Le parti pris de Philippe Blanc d'intercaler ces textes entre les lettres permet de rythmer la correspondance et de souligner l'impressionnante fidélité de Jaccottet, de mettre en perspective l'acuité de ses analyses. Son point de vue critique est un point de vue subjectif assumé, donc à certains moments il est moins convaincu qu'à d'autres, et je crois qu'il a une ou deux réserves sur *Les déserteurs* (Gallimard, 1951). Mais globalement, il a une adhésion quasi inconditionnelle à l'écriture de Thomas, qui s'affirme d'ailleurs de plus en plus avec le temps.

Thomas écrit à Jaccottet le 4 janvier 1969 : « (...) vous retrouvez, et formulez avec une sorte de logique qui est la pointe même de l'attention, le cheminement dont je commence seulement à prendre conscience (...) »

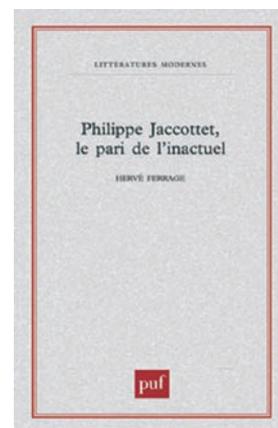
H.F. Thomas parle ici d'un texte écrit par Jaccottet dans *L'entretien des muses*, consacré à son recueil de chroniques de poésie paru en 1968 chez Gallimard. Les poèmes de Thomas que retient Jaccottet et qu'il cite sont d'ailleurs aussi dans le premier volume de son anthologie, *Une constellation, tout près - Poètes d'expression française du XXe siècle* qu'il a publié aux éditions La Dogana en 2002. Ce qui plaît à Jaccottet dans les poèmes de Thomas, et qu'il développe également pour lui-même, c'est l'idée d'une poésie comme une sorte de vitre qui présente de moins en moins d'obstacles, où la personne



Philippe Jaccottet
(Page Facebook/Philippe-JACCOTTET/)



Philippe Jaccottet
Œuvres
Édition de José-Flore Tappy avec la collaboration d'Hervé Ferrage, Doris Jakubec et Jean-Marc Sourdillon.
Préface de Fabio Pusterla
Éditions Gallimard, février 2014
Collection Bibliothèque de la Pléiade.



Hervé Ferrage
Philippe Jaccottet, le pari de l'inactuel
Éditions des Presses Universitaires de France, 2000.

est de moins en moins présente, et où le monde peut rayonner. Dans cet article, il fait référence au moi et à tous les éléments personnels qui s'allègent pour permettre une fusion avec le monde, une communication de l'ordre de l'immédiateté. Le monde océanique de Thomas est très différent du monde inspiré des Grecs et des Latins de Jaccottet, mais cette idée qui domine et qui les réunit rejoint celle du retrait dont nous parlions et dans lequel seraient préservées les chances de la plénitude. En ce sens, lorsqu'on n'est pas acteur de la scène sociale et littéraire, on tend à mettre de côté sa personne en tant que telle pour profiter des bienfaits du monde naturel qui vous entoure.

Peu de lettres intimes dans cet échange mais il y en a une de Thomas qui est très émouvante, celle du 19 octobre 1965. Après la disparition de sa femme il dit que se retrouver en tête à tête le soir avec « cette petite fille (sa fille de 11 ans, Nathalie Thomas), c'est en même temps un grand bonheur et une peine insensée »...

H.F. La correspondance dit peut de chose de la vie des deux épistoliers et seules les lettres qu'ils s'écrivent au moment de la mort de Jacqueline Thomas sont de l'ordre de l'intime. Les moments de fragilité personnelle (ou encore après une rencontre) justifient de manifester son amitié, son affection de façon plus directe. Si la conversation s'interrompt pendant plusieurs mois, comme il arrive parfois, quand ils reprennent le fil, une distance s'est forcément créée. À la fin de la vie de Thomas, il y a davantage de proximité, les lettres sont plus nombreuses aussi, et l'usage du prénom l'emporte sur des formulations plus distantes. Je me suis aperçu qu'il y avait plus de lettres manquantes de Thomas que de Jaccottet. Le côté ordonné de ce dernier m'aurait laissé supposer qu'il avait gardé méthodiquement tous les courriers reçus. Étant donné le caractère parfaitement désordonné

de l'existence de Thomas, je suis étonné qu'autant de lettres aient pu être conservées. Ce qui veut dire que Jaccottet comptait beaucoup pour lui. Je me souviens très bien de la chambre rue Rémy-Dumoncel, sur une étagère, des Pléiades côtoyaient une bouteille d'huile... Tout était à l'avenant, ça ne respirait pas un ordre helvétique en tout cas !

Il ne s'agit pas d'une correspondance d'amis, de l'ordre de la confession, mais d'une correspondance littéraire au sens fort du terme, qui va au cœur de leurs projets à l'un et à l'autre. Elle montre aussi la malléabilité de Thomas. Il est face à un écrivain qui situe les choses sur le registre du sérieux. Avec d'autres épistoliers, Thomas pouvait être très facétieux. Sa conversation était espiègle et faisait souvent référence au collège de Pataphysique et aux blagues des pataphysiciens, mais aussi à la période de l'entre-deux-guerres avec tout ce petit monde qui gravitait autour de Gide, dont l'écrivain Pierre Herbart (1903-1974). La place de l'humour et de la plaisanterie y était centrale. Mais ce n'est pas le cas ici et c'est lié à la relation qui s'instaure entre les deux épistoliers, à leur univers propre, et en l'occurrence à celui de Jaccottet.

Les correspondances de Philippe Jaccottet, du moins celles que je connais, donnent peu accès à l'intime et les moments affectifs dans ce contexte ressortent d'autant plus. Celle avec le poète italien Giuseppe Ungaretti (1888-1970) est très professionnelle, mais la volumineuse correspondance avec Gustave Roud (Gallimard, *Les cahiers de la NRF*, 2002), de ce point de vue est intéressante et présente quelques points communs avec les lettres qui viennent d'être publiées. On constate que lorsque Jaccottet a de l'estime et une forte amitié pour son interlocuteur, même si l'intime est mis de côté, il défend ses amis d'une façon touchante. Pour Henri Thomas, la fidélité à travers l'activité critique est impressionnante, et il veille à ce que son nom continue à circuler comme une figure littéraire qu'il faut sauver de l'oubli. Dans le cas de Gustave



Henri Thomas (1912-1993)
Photo Roger Parry
© Editions Gallimard

**Henri Thomas
Aux éditions Fata Morgana :**

Silence et soleil dans la chambre
2018, 72 pages

J'étais en route pour la mer
2012, 48 pages

Henri Thomas / Stéphane Erouane
Dumas *L'enfant qui ne comprend pas*
2006, 24 pages

Henri Thomas / Philippe
Berthommier
Il n'y a pas de journal intime
2005, 12 pages

La chiquenaude
2001, 40 pages

Londres, 1955
1999, 48 pages

Compté, pesé, divisé
1999, 112 pages

Le crapaud dans la tour
1992, 88 pages

À la rencontre de Léon-Paul Fargue
1992, 56 pages

Le tableau d'avancement
1983, 72 pages

**Bibliographie d'Henri Thomas
sur le site qui lui est consacré :**

<http://henrithomas.pbworks.com/w/page/17790057/Bibliographie>

Roud, son aîné de 28 ans, qui l'a parainé quand il a fait ses premiers pas dans le monde littéraire et poétique lausannois, Jaccottet le conseille, s'occupe de ses intérêts d'une façon extrêmement précise. C'est un peu comme si le fils veillait sur le père.

Il y a chez Jaccottet, une sorte de porosité à l'émotion... Il cherche à cerner dans ses poèmes l'expérience de la rencontre avec tel ou tel élément de la nature...

H.F. C'est en effet un aspect fondamental de la poésie de Jaccottet. Les figures, quelles que soient leurs formes, y sont sinon absentes du moins au second plan, et la rêverie se développe à partir d'éléments de la nature. *Paysages avec figures absentes* (Gallimard, 1970) est un livre qui a d'ailleurs troublé Thomas car pour lui, il s'agit de rêver ou d'imaginer à partir de personnes bien vivantes et c'est pour cette raison qu'il est aussi romancier. Jaccottet présente comme circonstanciel le fait d'être parti vivre à la campagne, il dit souvent que ce n'est pas un engagement écologique avant la lettre qui l'a motivé, mais des raisons économiques, ou encore pour préserver sa propre créativité. Mais c'est aussi le fait qu'il a une relation complexe à l'intime. Il exprime l'émotion beaucoup plus facilement dans un rapport à du non-humain qu'à de l'humain. Le monde naturel en ce sens est un sujet, un thème de prédilection parce qu'il ne produit pas les mêmes pudeurs et les mêmes inquiétudes que l'expression d'une rêverie ou d'un rapport direct à l'autre. Thomas aimait l'œuvre de Jaccottet, il y était sensible, mais il y avait le romancier en lui qui s'inquiétait quelques fois de ce qui à ses yeux devait ressembler à une trop grande austérité.

« J'ai l'ambition que les mots ne fassent pas écran » dit justement Philippe Jaccottet dans un entretien...

H.F. Oui, et ça vaut aussi pour Henri Thomas. Les éléments concrets, le rapport à la langue, au langage, c'est-à-dire le refus de l'effet et l'as-

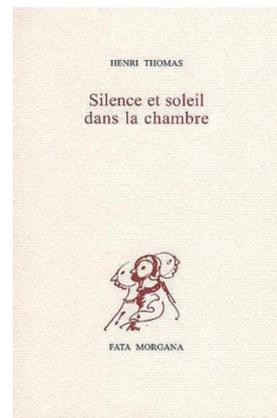
piration à une sorte de transparence dans l'expression les rassemblent.

Peut-on dire que c'est une écriture poétique libre qui conserve un lien avec un héritage classique ?

H.F. Oui, autant pour Jaccottet que pour Thomas. Thomas n'a jamais abandonné la poésie à formes strictes. Il a aimé jouer avec les règles mais il ne s'en est pas affranchi. Et elle lui a toujours semblé intéressante à manier quitte à prendre ses distances. Aucun des deux n'est un révolutionnaire de la langue poétique. Ce n'est pas leur projet. Dans le cas de Jaccottet, les raisons sont évidentes et elles sont aussi liées à son éthique. Révolutionner la langue supposerait se mettre en avant, et son objectif est précisément le contraire... Pour Thomas, à la rigueur on court-circuite la langue, mais on le fait d'une façon discrète et on ne théorise pas.

« Philippe Jaccottet, le pari de l'inactuel » est le titre de votre thèse de doctorat publiée en 2000 aux PUF. Vous traversez l'univers poétique de Jaccottet en faisant apparaître la modernité paradoxale de ce rejet de l'actuel et du temps historique... Quelques mots sur ce sujet ?

H.F. L'idée directrice était de montrer qu'il y a chez Jaccottet une façon de rêver une origine, un monde originel qui ne déçoit véritablement jamais (ce qui est entièrement lié au romantisme allemand) et de le retrouver, d'en retrouver des fragments dans le monde tel qu'il est. En ce sens, il s'agit de restaurer un monde brisé, en éclats, ce qui est à l'opposé d'une tentative de rupture révolutionnaire. Il est davantage question de réparer une perte que de faire advenir quelque chose qui serait entièrement nouveau. Donc l'inactuel, un temps qui ne passe pas ou échappe au temps, c'est de parler pour des formes ou une réalité qui peuvent être rêvées autant que réelles, et qui sont au cœur du travail poétique auquel on se livre. La poésie doit être la parole qui garde



Henri Thomas
Silence et soleil dans la chambre
Édition et postface de Luc Autret
Dessins de Paul de Pignol
Éditions Fata Morgana, avril 2018.

C'est l'automne, un homme observe et constate la survivance d'une plante prise entre les fissures des pierres dans le parapet du pont Louis-Philippe pourtant nettoyé chaque année. Cette observation, il la partage avec un couple, Paul et Denise, qu'il suit et observe depuis longtemps. Comme si sa vie était tout entière réglée sur la leur. C'est au cœur de la plus totale dépossession – comme habituellement chez Thomas – que naîtra le sentiment émerveillé d'une présence au monde. Le temps dans une nouvelle forme diffuse y est un fragment d'éternité.

rbl
la revue
de belles-lettres
2013, I
henri thomas

La Revue de Belles-Lettres
Henri Thomas
Société de belles-lettres Lausanne,
2013.

Vingt ans après la mort d'Henri Thomas, la *Revue de Belles-Lettres* (2013,1) rendait hommage au poète, romancier, traducteur, critique, lecteur, épistolier, animateur de revues. Avec de nombreuses proses et pages de carnets rares et retrouvées; poèmes inédits; correspondances inédites avec Armen Lubin, Jean Paulhan, Philippe Jaccottet, Béatrice Moulin; une critique inédite de Georges Perec; des études et contributions de Ghislaine Dunant, Luc Autret, Jean-Claude Pirotte, Jean Roudaut, Gilles Ortlieb, Hervé Ferrage, John Taylor.

mémoire de cette plénitude originelle et en poursuit la trace à travers les lieux du monde réel où elle est encore sensible.

En 2008, à l'occasion de la parution chez Claire Paulhan des *Carnets* d'Henri Thomas, j'ai interviewé Luc Autret, et à la question « Comment expliquer que son œuvre ait une réception limitée ? », il me répondait : « En dehors de deux colloques dont le premier organisé par Hervé Ferrage à l'École Normale Supérieure en 1994, et un autre en 2003 à l'Université Paris III dirigé par Marc Dambré et Patrice Bougon ainsi que d'une première thèse soutenue en France par Pierre Lecœur, le frémissement est encore faible. (...) La multiplication des genres abordés (poèmes, romans, nouvelles, critiques, carnets), sa carrière hors de toute école littéraire, offrent finalement peu de prises théoriques. Qu'en pensez-vous aujourd'hui, dix ans plus tard ?

H.F. Je pense que Thomas est un écrivain globalement oublié sauf par un petit cercle de lecteurs, et je ne saurais dire si ce lectorat se renouvelle. Une autre question se pose à moi : quelle est la pertinence de l'histoire littéraire et des écrivains qu'elle retient ? Jusqu'à quel point peut-on lui faire confiance ? Finalement, on est assez hégélien en s'imaginant que ce qui demeure est le plus important. On peut être chestovien et considérer que ce n'est pas si sûr. Est-on certain que les auteurs passés à la postérité sont les seuls qui le méritent ? Sincèrement, je ne vois pas très bien, même intellectuellement, comment on peut l'affirmer. Pour moi, Henri Thomas fait partie des écrivains qui mériteraient une plus grande attention. Je ne pense pas qu'il y ait de justice immanente de l'histoire littéraire. On peut citer Stendhal qui faisait le pari d'être lu après sa mort : « Je mets un billet de loterie dont le gros lot se résume à ceci : être lu en 1935 », ce qui a très bien fonctionné ! Si les textes existent et sont mis en circulation a minima, tout est possible, d'où l'intérêt de publier cette correspondance. Elle invite à lire un écrivain hors du commun, oublié, et une fois encore Philippe Jaccottet vient à son secours, lui qui est un poète respecté et lu. La parution de cette correspondance est peut-être la dernière brique à la maison que voulait construire Philippe Jaccottet afin de maintenir vivant le nom de

Thomas et de faire vivre son œuvre, de diffuser ses livres d'une façon plus importante qu'ils ne sont actuellement. Henri Thomas était quelqu'un d'extrêmement fin et percutant qui a une œuvre romanesque, poétique, critique remarquable.

Sites Internet

Éditions Fata Morgana

<http://www.fatamorgana.fr/livres/pepiement-des-ombres>

Société des lecteurs d'Henri Thomas

<http://henrithomas.pbworks.com/w/page/17790064/Front-Page>

Éditions Gallimard - Henri Thomas

<http://www.gallimard.fr/Contributeurs/Henri-Thomas>

Éditions Gallimard - Philippe Jaccottet

<http://www.gallimard.fr/Contributeurs/Philippe-Jaccottet>

Éléments d'un cours sur l'œuvre poétique de Philippe Jaccottet par Jean-Michel Maulpoix (2003-2004)

<http://www.maulpoix.net/Jaccottetcours.htm>

FloriLettres n°92, Henri Thomas, Carnets. Entretien avec Luc Autret.

<http://www.fondationlaposte.org/florilettres/florilettres-edition-n92-henri-thomas-carnets/>

Henri Thomas – Atlantiquement vôtre. Par Gaëlle Obiegly (février 2013)

<http://www.fondationlaposte.org/florilette/articles-critiques/henri-thomas-atlantiquement-votre-par-gaëlle-obiégly/>

Lettres choisies

Philippe Jaccottet - Henri Thomas
Pépiement des ombres
© Fata Morgana

Henri Thomas à Philippe Jaccottet

165 South Street
Waltham
Mass. U.S.A.
Waltham
28 septembre 1958

Cher Philippe Jaccottet,

La première chose que j'aie bien lue ici, ce fut *À la longue plainte de la mer*. Tous les soirs de l'hiver d'il y a deux ans à Cargèse, avec le phare d'Ajaccio à feux intermittents dans le noir, et le bruit du vent des nuits entières -, tout cela m'aidait à vous suivre, beaucoup plus loin que je ne suis jamais allé. Ces pages de vous m'ont été bienfaisantes, à l'arrivée ici, - non pas à cause du dépaysement, qui est très supportable, et même, après Londres, agréable, - mais parce qu'il y a une sorte de distraction dans l'air qui pousserait l'esprit à un contentement vaguement idiot : les Américains sont braves types, ou plutôt il n'y a pas d'Américains, il y a des gens qui vivent en Amérique, où tout semble possible : l'Université Brandeis est pour les trois quarts en construction, il y a trois fois trop d'étudiants et tout se passe dans un désordre, une bonne volonté, une profusion de loisirs déconcertante. Les maisons, dont beaucoup sont en bois (Waltham est une clairière dans une immense et merveilleuse forêt), ronronnent nuit et jour, ayant pour âme une sorte de chauffage de navire au sous-sol qui se déclenche et s'arrête automatiquement suivant la température extérieure.

Ce que vous aimeriez, je crois - (et [Claude] Vigée me donne l'espoir de vous y voir un jour !), c'est la ville de Boston. Le vent y souffle à la fois des forêts et de la mer, dans de vieilles rues avec des balcons de fer forgé sur les hautes façades de briques du temps de Jefferson, et les modestes gratte-ciel projettent leur ombre sur les librairies-occasions (où j'ai trouvé un recueil de lettres de soldats français imprimé à New York en 1916, orthographe respectée (par ex. : « avec laide dieu » -, « meilleur sac-hend ») qui est une bonne chose). Boston est à un quart d'heure de train de Waltham, - un train tout en aluminium qui sonne une cloche panique avant de s'arrêter dans la gare sans barrière de Waltham. Le climat semble favorable au travail ; je souhaite que ces mots ne me fassent point honte un jour !

Bien amicalement, à vous et votre femme.
Henri Thomas

Henri Thomas à Philippe Jaccottet

Waltham
31 janvier 1958 [sic, pour 1959]

Cher Philippe Jaccottet,

Je dois vous récrire : ne venez pas en Amérique, sinon comme un dernier expédient, - c'est-à-dire jamais. Après six mois de cette existence, je ne vois que vide agitation, fatigue, cupidité, frousse de « manquer » alors que seul l'essentiel fait défaut, dont ils ont perdu même le soupçon : la nature, disons le mot. L'Amérique n'est qu'une ville hideuse d'où l'on voit peut-être des forêts, - mais ce ne sont jamais que « réserves », survivances pour touristes, - ces hideux touristes qui ont le confort et jamais un livre. Ils l'expieront, ces hommes bouffis à cigare, ces muets, ces Assis du volant. Ces poupées mécaniques pour lit mortuaire. Pardonnez-moi ces expressions de haine. En vérité, jamais je n'ai rencontré avant ce pays l'image de la décadence brutale et inquiète à la fois (mais mal inquiète). Et l'enseignement ici est une sinistre farce : les élèves sont ce qui compte le moins, et ils

ne comptent que dans la mesure où leurs parents paient ; il ne faut pas les contrister en leur donnant de mauvaises notes. À supposer que nous puissions nous échapper en juin pour quatre mois, combien j'aimerais voir Grignan ! Abandonner cette solution américaine, vivre autrement, - vivre - Ici je regarde passer des jours perdus.
Bien vôtre
Henri Thomas

Philippe Jaccottet à Henri Thomas

Grignan le 23 oct. [1961]

Cher ami,

Je ne saurais vous dire le bien que m'a fait votre lettre, la première que j'aie reçue après l'envoi de mes livres, et quand je venais de lire *Le promontoire* qui, une fois de plus, m'a rempli d'une affectueuse admiration pour ce que vous écrivez et cette fois je crois bien plus que jamais. Je voulais le dire dans la *Gazette de Lausanne*, mais j'ai été précédé dans le choix des sujets par [Emmanuel] Buenzod ; ce sera donc pour un journal plus modeste. Et justement lire ce livre me faisait mesurer tout ce dont manquent les miens, et tout ce qu'ils ont de trop ; mais il est sans doute vrai que leurs défauts sont les miens, et pas empruntés du tout ! ce qui est déjà quelque chose. J'aimerais beaucoup les corriger tous les deux par un nouveau livre, mais je suis comme d'habitude surchargé de traductions ; encore que dans l'ensemble ma situation matérielle n'ait cessé de s'améliorer avec les années, et que je ne doive pas trop me plaindre. J'ai dû consulter Larousse pour savoir où était Corte, et j'ai appris que le « site » était « très pittoresque » ; mais je vous comprends si bien. Pour moi je n'ai plus le moindre désir d'aller à Paris où d'ailleurs, irrémédiablement muet comme je suis, je n'ai jamais su très bien comment me comporter. J'aimerais donc bien qu'une occasion quelconque vous permette un jour de venir ici.

Laissez-moi vous redire ma très amicale reconnaissance, et mes vœux pour que votre départ soit possible, et fructueux.
Bien à vous
Philippe Jaccottet

LA RELIQUE, D'HENRI THOMAS

Philippe Jaccottet, *Nouvelle Revue de Lausanne*, mardi 30 septembre 1969.

Adolescent, il y avait des auteurs dont on attendait chaque nouveau livre avec une impatience avide, comme on attend une rencontre, un voyage. Cela ne m'arrive plus guère aujourd'hui (en revanche, il y a toujours les surprises), mais cela m'arrive encore avec Henri Thomas qui reste, à cinquante-cinq ans, malgré tant d'admirables livres (ses poèmes, un récit comme *La nuit de Londres*, des romans comme *John Perkins* ou *Le parjure*, toujours chez Gallimard) presque un inconnu pour trop de lecteurs.

Cette situation est regrettable, mais parfaitement compréhensible : car ce que Thomas poursuit dans ses poèmes, ses romans, c'est ce qui se cache, se dérobe, c'est *l'inapparent* ; et pour en rendre compte honnêtement, il faut que son langage lui-même s'efface, se dépouille de tout prestige, au point de paraître un regard inattentif ou faussé par le goût du jour, terne et insignifiant. Et les histoires mêmes qu'il narre n'ont d'abord l'air de rien. Leur étrangeté est ainsi plus vraie, plus profonde. Les secrets dont elles s'approchent ne sont pas changés en formules frappantes, ils restent toujours ambigus, partiellement insaisissables ; et c'est cela qui nous attache fortement à une œuvre tout à fait, mais modestement, singulière. Ainsi de ce nouveau et bref roman « mi-policier, mi-théologique », *La relique*, dont une fois de plus un langage très simple, un ton nonchalant, cachent la profondeur. (...)

Philippe Jaccottet à Henri Thomas

Grignan, le 13.9.82

Cher Henri Thomas,

Votre lettre m'a fait un très grand plaisir, comme tout signe de vous, et j'attends votre livre, que, cette fois, je n'osais plus vous réclamer. J'aurais dû vous répondre plus tôt, mais il m'arrive de plus en plus souvent d'avoir de la peine à prendre la plume – ou la bille, puisque depuis longtemps je ne sais plus employer une plume.

La mer, en effet, me reste bizarrement étrangère ; en partie, en grande partie peut-être, parce que je nage mal ou pas du tout, autant dire que je me sens mal à l'aise dans l'eau et que tout ce qu'elle cache m'effraierait plutôt. J'ai encore vu cela voilà deux ans à l'Île-d'Yeu où j'aimais presque mieux rôder dans les rares chemins que sur les plages. Je trouvais l'océan beau, mais hostile, au fond. Je crois que la terre me rassure un peu.

À part cela, je n'ai plus guère écrit ces dernières années, mais je ne manque jamais vos « amorces » et je compte bien que tous vos livres me parviennent, même avec retard !

En fidèle amitié

Ph. J.

Henri Thomas à Philippe Jaccottet

vendredi, 11 février 1983

Ile Houat 56170

Cher Philippe Jaccottet,

Oui, j'ai regretté de ne pas être avec vous rue Saint-Yves ; nous aurions vraiment été « entre amis » (c'est une étrange expression, qui m'a toujours paru pour des initiés). Au lieu de cela, je vous écris, un peu étrangement aussi (je veux dire : par inspiration, – le reste ne m'appartient pas) –, alors que ce pauvre intraitable îlot est pris dans une bourrasque comme je n'en ai pas vu de ces cinq années. Je vois de ma petite fenêtre les vagues jeter des cascades d'écume par-dessus la jetée, qui font remuer les bateaux amarrés. Plusieurs sont sortis, malgré l'avis de la Météo, et j'assiste à ceci qui me touche, oui, aux larmes : des femmes sont sur le port, tout encapuchonnées, et elles regardent si le père ou le frangin est en vue. Oh, V.H., ta cape dans le vent de Guernsey, à moi ! Toi qui sais pourquoi la tempête...

Et puis ces idées ne sont pas tenables, je suis rentré contre mon faible radiateur, et ce matou des Îles qui s'inquiète peu. Le soleil tisonne un peu au bas du ciel.

Je lisais hier dans les « résumés de cours » de Merleau-Ponty (que Sartre appelait Pont aux Merles) « Avant d'être manifeste et "objective", la vérité habite l'ordre secret des sujets incarnés. »... « Husserl se risque (?) à décrire la terre comme siège de la spatialité et de la temporalité pré-objective, patrie et historicité de sujets charnels... »

Cela me paraît assez près de Jünger.

J'ai voulu vous dire, dieu quels détours ! – mon amitié, mon admiration – et ma simple affection,

Henri Thomas

Philippe Jaccottet à Henri Thomas

Grignan, le 28.XII.84

Cher Henri Thomas,

Naturellement, « vos » cormorans m'avaient aussi fait plaisir, par cette rencontre qui n'est pas la seule entre nous malgré la différence de nos vies. Quelquefois je jalouse votre liberté, mais je n'aurais pas été fait pour elle. Que vous m'ayez écrit si chaleureusement sur ce dernier livre a été pour moi un merveilleux réconfort. *Beauregard*, écrit dans un temps plus serein, vous touchera peut-être moins que ces deux textes plus anciens sur lesquels pèse l'ombre de ma mère malade. Ces derniers temps, je n'écris plus du tout. Mais je me réjouis toujours de vous lire. (...)

**Philippe Jaccottet
Portrait**

Par Corinne Amar

Il arrive que pour mieux l'éprouver avec sa musicalité, les images qu'elle éveille, pour mieux appréhender son auteur, une note de carnet, une prose se lise à voix haute ou s'écrive, et fasse l'effet d'une méditation près d'une source d'eau. On sait que le poème n'est jamais loin – asile et refuge de l'esprit – et du poète, au-delà d'une effusion spontanée, c'est tout une intériorité spirituelle, la lecture d'un langage caché, une vision ineffable dont il veut traduire la vérité, qui nous invitent dans son univers. « Sûrement quelque chemin que je suive encore, dans quelque labyrinthe que je me risque, si quelque fil d'Ariane doit m'en dépêtrer, ce sera celui de certaines paroles, non pas forcément grandes, mais limpides comme l'eau des torrents. J'y ai bu avec mes mains d'enfant devant la bouche ; je les ai franchis d'un court élan de mes pieds d'enfant, sur ces pentes à l'herbe rase et parsemée de pierres (...) »*. Qu'il affectionne Monteverdi, Bach, Schubert, qu'il saisisse « le pur éclat d'un jardin » ou soit ému par un chemin, une source, une rivière, un arbre, une fleur..., l'essentiel pour le poète se joue là, avec *une balance d'or entre les mains*, où il va peser à la fois l'ombre et le vent et la poussière et le bruit et les feuilles, mesurer, faire chanter les joints. « Ce ne sont pas des extases, des émois de jeune fille, mais des émotions profondes liées soit à la mort, soit à la lumière ou à la joie », confiait-il à François Dufay, lors d'un entretien pour *Le Point* (23 mars 2006). Voilà pourquoi sans doute, on trouve volontiers cette *alternance de poèmes lumineux et de pages sombres chez ce poète* si « attentif à ce qui d'un autre monde affleure dans le nôtre » ; une parole vouée à l'élection, à la célébration de la lumière – faire corps avec elle – et constituée d'émotions d'abord, et mêlées de doutes, d'inquiétudes. « Il y aura toujours dans mon œil cependant / une invisible rose de regret / comme quand au-dessus d'un lac / a passé l'ombre d'un oiseau.** Comme si la rêverie poétique trouvait opposition à son exaltation même, comme si, entre une nostalgie de l'illimité et les limites mêmes des figures du monde visible, elle voyait sa lumière tirer son éclat d'une menace logée en son cœur. La parole poétique, telle une lutte entre l'ombre et la lumière, l'opacité de la matière et sa transparence, l'ouverture et la clôture, la réalité rugueuse de la terre et la luminosité argentine de l'air..

Philippe Jaccottet naît en 1925, à Moudon, au cœur d'une région campagnarde, dans le canton de Vaud, en Suisse romande. En 1944, il publie

son premier livre, *Les Trois Poèmes aux Démons*, composés de proses poétiques dont le romantisme révèle toute une sensibilité adolescente. Licence de lettres en mains, il s'envolera pour Rome, où il se liera d'amitié avec le grand poète moderne de l'Italie, Giuseppe Ungaretti, qu'il traduira. Il a une vingtaine d'années, lorsqu'il part pour Paris, comme correspondant pour travailler à des traductions, engagé par l'éditeur Henri-Louis Mermod, qu'il a rencontré à Lausanne. Il fréquente Francis Ponge, André du Bouchet, Pierre Leyris, le poète et photographe Gustave Roud, lui aussi suisse romand, qui marquera profondément son orientation intellectuelle et lui fera découvrir le romantisme allemand, les poètes qu'il traduit ; Novalis, Hölderlin. À Paris, il a rencontré l'écrivain, traducteur, et le fondateur de la revue littéraire 84, Henri Thomas, de treize ans son aîné. Il vit encore à Lausanne chez ses parents, ce n'est que plus tard qu'il s'installera à Grignan, en Drôme provençale d'où la plupart de ses lettres à Henri Thomas datent ; Henri Thomas lui, n'a pas d'amarres - *blotti en lui-même comme un chat* -, disait de lui, Georges Perros ; tantôt à Paris, tantôt à Londres ou dans le Massachusetts, ou à l'île de Houat, à Quiberon, enfin, à Paris à nouveau, éternel exilé, voilà pourquoi il rêve à Grignan, comme d'un lieu refuge, d'un lieu où la solitude est amie... Et Jaccottet de lui répondre, après avoir reçu de lui son recueil de poèmes *À quoi tu penses* (paru en 1980), pudique, fraternel, aimant : « c'est vous toujours, absolument, peut-être encore plus perdu, et ce n'est même pas sûr, mais toujours vivant malgré la dérive ; alors que dans mon abri relatif, je me sens trop souvent plus qu'à moitié spectral ». L'œuvre d'Henri Thomas est riche en nouvelles, en romans, en poèmes, en carnets, et quoiqu'injustement méconnue, elle dépasse les cinquante livres ; poète de la rêverie, et de la perte, et qui résiste de l'intérieur. Il est aussi traducteur de Pouchkine, de Shakespeare, Melville, Stifter, Goethe, Jünger... Jaccottet et lui entretiendront une longue correspondance, célébrant, ensemble, la poésie et la littérature, soucieux des écrits de l'un et de l'autre, échangeant des articles, chaleureux, attentifs. « Grignan, 15 avril 60 (...) Ce serait une chance de vous voir à Grignan, où il y a un hôtel, convenable, confortable même, avec le seul défaut grave qu'il n'y a ni jardin ni terrasse pour qui voudrait y rester. Mais il y a aussi d'autres choses dans le voisinage, agréables, si vous avez une voiture. En tous cas, venez voir la région, venez nous voir, nous serons heureux. Je n'allonge pas, car même ici les journées sont courtes et sottement encombrées de tâches. Très amicalement à vous, Philippe Jaccottet ». Quelques jours plus tard, Henri Thomas, installé à Waltham, dans le Massachusetts,

avec sa femme, Jacqueline, lui répond. « (...) Nous quittons définitivement Waltham en juin. Ne regrettez rien, je vous assure ; ce pays est horrible (...). Sûrement nous irons vous voir. J'aimerais vivre à Grignan ; nous ne savons encore comment pratiquement la vie va s'ordonner. » Leur correspondance commencée prendra fin quelques quarante-quatre ans plus tard, avec la mort d'Henri Thomas, et les éditions Fata Morgana la publient aujourd'hui ***. En 1953, il s'établit à Grignan, en Provence, avec sa femme, peintre, et leurs deux enfants, Antoine et Marie Jaccottet. C'est le moment où son premier grand recueil, *L'effraie et autres poésies* est publié. Au fil des ans, en marge d'une œuvre poétique abondante, il traduira Ungaretti, Musil dont il a rendu accessible en français la quasi-totalité de l'œuvre, ou encore, *L'Odyssée* d'Homère, Rilke, dont il a aussi traduit *Les Élégies de Duino* (La Dogana, 2008), Thomas Mann (trois études, traduites par lui dès 1949 - après *La mort à Venise*, deux ans plus tôt - et rééditées par la maison d'édition Le Promeneur, en 2006... Philippe Jaccottet ou le poète du dénuement spirituel, de l'effacement ; *À partir de rien telle est ma loi*. « Je sais maintenant que je ne possède rien / pas même ce bel or qui est feuille pourries / encore moins ces jours volants d'hier à demain / à grands coups d'ailes vers une heureuse patrie. (...) quel est son sens ? Je vois ma santé se réduire / pareille à ce feu bref au devant du brouillard / qu'un vent glacial avive, efface... Il se fait tard. (...) » (*L'Effraie*, Gallimard, 1953).

.....

* Notes de carnet (*La semaison*) V, p. 453, dans *L'encre serait de l'ombre*, Notes, proses et poèmes choisis par l'auteur 1946-2008, éd. Poésie Gallimard 2011.

** Op. cité, p.172

*** Philippe Jaccottet et Henri Thomas, *Pépiement des ombres*, édition établie par Philippe Blanc, dessins d'Anne-Marie Jaccottet, Postface de Hervé Ferrage, éd. Fata Morgana, avril 2018.

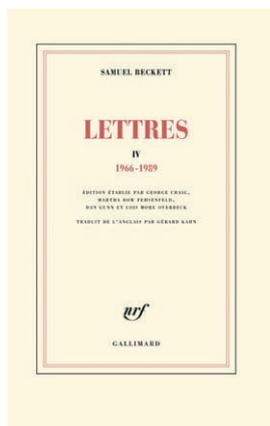
Henri Thomas : Portrait, par Corinne Amar
<http://www.fondationlaposte.org/florillette/portrait-dauteurs/henri-thomas-portrait-par-corinne-amar/>

Samuel Beckett

Lettres 1966-1989

Par Gaëlle Obiégly

Samuel Beckett, Lettres IV (1966-1989)



À l'automne 1969 deux mauvaises nouvelles parviennent à Samuel Beckett. La maladie grave de Sidney Meyers avec lequel il a fait le montage de *Film* en est une. L'autre, c'est le prix Nobel de littérature qui lui a été décerné. D'ailleurs, Beckett se plaint de ce fléau à Sidney Meyers ; mais laconiquement parce que « c'est trop compliqué à mettre par écrit ».

On peut, cependant, s'attarder sur cet épisode de sa vie car il y a diverses lettres où il s'ouvre de la difficulté de recevoir le prix Nobel que lui-même ne nomme pas. Ce qu'il dit à Sidney Meyers c'est qu'il n'est pas de taille. La phrase s'entend de deux manières. Tout d'abord, la lecture de la correspondance entière de Beckett a mis en évidence le peu de cas qu'il fait de son œuvre. Ensuite, il faut s'imaginer Beckett assailli par la presse jusque sur la plage de Nabeul en Tunisie où il séjourne cet automne-là. Cette plage dont il aime l'eau suave, cette plage « magnifique et si étendue que la solitude n'est pas loin ». La foudre lui est tombé dessus, selon son expression. Dès lors, la « pire des joyeusetés semble terminée ». L'espoir que le prix Goncourt ou de « quelque autre prodigieuse festività » éclipsera sa propre gloire lui fait miroiter un retour tranquille chez lui. Quand Beckett se plaint des effets de sa célébrité à un ami agonisant, on est d'abord stupéfait par ce qui peut paraître un manque de tact sinon de discernement. Mais la lecture approfondie de ses lettres nous renseigne sur son attitude vis-à-vis de la mort. Il ne la trouve pas aussi terrible que la vie et même, la mort a du bon. Ceux qui meurent sont moins à plaindre que ceux qui doivent continuer (à vivre).

Ce volume couvre les vingt-trois dernières années de Beckett, au cours desquelles il aura travaillé, aura cherché à s'éloigner du théâtre, correspondu énormément, relu encore Dante, fait quelques déplacements, et des voyages. Voilà ce qui l'occupe entre le prix Nobel et la mort. Ses lettres évoquent tout ça. Comme

pour les tomes précédents, ce qui préside à leur choix et à leur publication tient à l'intérêt pour la connaissance de l'œuvre. Selon le vœu de Beckett, puisque sa vie il l'estime dérisoire. Ceci explique son ambivalence envers les projets de biographie dont il fait l'objet. S'il se montre coopérant avec James Knowlson, il est négatif vis-à-vis de l'autre biographe Deirdre Bair. Avec celle-ci, une rencontre a eu lieu à Paris. Puis, par lettre, il lui a fait part de son refus de participer d'aucune manière à cette entreprise où il ne l'aidera ni ne la gênera. Bien sûr, les amis, dit-il à Ruby Cohn en 1972, sont libres de parler à Deirdre Bair et de lui dire tout ce qu'ils veulent. Simplement, Beckett, lui, ne dira rien ; pas plus qu'il ne donnera son avis sur l'ouvrage en cours. Il ne peut, en effet, se « retrouver dans la situation censeur-approbateur à propos de ce qui se lit entre les lignes sur cette vie de reptation ». Ce n'est pas une opposition au genre biographique qui motive cette position de Beckett mais le regard qu'il porte sur sa propre vie. À Sheila Page, sa cousine, il écrit ceci en 1974 : « Il y a des vies qui méritent d'être racontées, pour elles-mêmes et pour l'éclairage qu'elles apportent sur l'œuvre. Je ne trouve pas que ce soit le cas de la mienne qui me frappe comme étant entièrement sans rapport et comme une corvée sans intérêt du début à la fin. » Il a cependant fourni généreusement à James Knowlson des documents, textes et renseignements pour la Beckett International Foundation à l'université de Reading. Knowlson a conçu des expositions sur Samuel Beckett qui se dit prêt, en 1970, à lui « faire photocopier quelques pages » d'*En attendant Godot* qui est le seul manuscrit encore en sa possession. Dans ses échanges avec Knowlson et d'autres, on voit que Beckett participe volontiers aux projets qui le concernent. Mais il est toujours franchement contre la biographie. On a dit pourquoi. Ainsi, à Knowlson qui le questionne sur ses années 30, il répond *a minima* et l'oriente vers son très vieil ami Leventhal.

Beckett est dénué de vanité tant vis-à-vis de son œuvre que de son statut. Aucune différence de ton n'apparaît entre les lettres des périodes précédentes et celle-ci où, déjà célèbre, il est désormais célébré, honoré, adulé. Tout comme John Keats, le poète romantique, décria en son temps l'odieuse affairement du monde littéraire, Beckett se tient à l'écart de la publicité et de la promotion forcenée auxquelles aujourd'hui, comme alors, peu d'écrivains se refusent. S'il s'offre aux autres c'est ou bien dans des lettres, car il répond au moindre courrier, ou bien en s'impliquant dans les représentations de ses pièces. Le théâtre lui demande beaucoup, tout comme le courrier. Il lui arrive d'écrire «

500 cartes, mots & lettres de remerciements » en trois semaines. Il pourrait s'en dispenser. Mais il est sans négligence, sans mépris. Ce qu'il rabaisse ou dénonce le plus promptement c'est lui-même. Rarement les autres. On a vu l'horreur de la guerre bouleverser Beckett et l'amener à une nouvelle attitude envers les êtres humains. Les deux premiers tomes de la correspondance mettent en lumière cette évolution. Parlant de la pléthore de lettres auxquelles il doit répondre, il écrit à Barbara Bray : « tant que ce ne sera pas déblayé, je ne peux pas travailler, ce qui je le sais est de peu d'importance, mais pour moi ce qu'il y a de plus important ». Cette phrase vaut aussi pour le problème que représente dorénavant pour lui le théâtre. Sans cesse, il espère « se sauver bientôt du piège du théâtre » pour se « remettre à la véritable palpitation. » Il en est très souvent question dans ce volume comme dans le précédent, mais ici de manière plus douloureuse. Il semble aux prises avec une drogue qu'il souhaite arrêter. Mais cette résolution est sans cesse repoussée. Ce qui témoigne bien d'une addiction. Le théâtre, pour lui, est une distraction. Rien à voir avec le travail véritable qu'est l'écriture, exercice de solitude et de palpitation. Écrire pour le théâtre suppose de se déplacer, d'écrire dans le théâtre. Parce que, pour Beckett, il faut quitter le théâtre mental et se frotter à la chose. Cette confrontation, paradoxalement, est une échappatoire. Elle l'éloigne de l'écriture. Le théâtre lui est un réconfort et c'est pour cela même qu'il voudrait pouvoir le repousser. Dans ses lettres à Barbara Bray, dont le ton témoigne d'une complicité flagrante, il exprime une certaine hantise des brillantes idées concernant la mise en scène, l'interprétation de ses pièces. Sur son travail, en général, il dit qu'il ne sait « tout simplement rien ». « Aussi peu, ajoute-t-il, qu'un plombier sur l'histoire de l'hydraulique ». Absent de quelques répétitions, il s'inquiète de ce que les acteurs livrés à eux-mêmes puissent faire des trouvailles, avoir des idées « trop brillantes ». Idées qui, ceci dit, pourraient « toujours être refroidies », ainsi se rassure-t-il. En 1966, il se voue volontiers à la mise en scène à droite à gauche, dans les trois langues. Il y a pire comme fin de vie, dit-il. Mais sa vie est alors loin d'être finie. N'importe, le déclin est un thème beckettien, et l'évocation de son propre déclin constelle ses lettres. Il ne s'apitoie pas sur lui-même, mais provoque plutôt le rire. Un mélange de drôlerie et d'élégance signe donc ces adieux du grand « Sam ».

Samuel Beckett
Lettres 1966-1989. Volume IV
Trad. de l'anglais (Irlande) par Gérard Kahn.
Édition de George Craig, Martha Dow Fehsenfeld, Dan Gunn et Lois More Overbeck
Éditions Gallimard, coll. Blanche, 26 avril 2017
960 pages.

Samuel Beckett
Lettres 1957-1965. Volume III
Trad. de l'anglais (Irlande) par Gérard Kahn.
Édition de George Craig, Martha Dow Fehsenfeld, Dan Gunn et Lois More Overbeck
Éditions Gallimard, coll. Blanche, novembre 2016, 832 pages.

Samuel Beckett
Les années Godot, Lettres 1941-1956. Volume II.
Édition établie par George Craig, Martha Dow Fehsenfeld, Dan Gunn et Lois More Overbeck.
Éditions Gallimard, coll. Blanche, novembre 2015

Samuel Beckett
Lettres 1929-1940. Volume I
Édition établie par George Craig, Martha Dow Fehsenfeld, Dan Gunn et Lois More Overbeck
Traduit de l'anglais par André Topia
Éditions Gallimard, coll. Blanche, mai 2014

Ouvrages publiés avec le soutien de



FloriLettres n°155 - Samuel Beckett, Lettres 1966-1989. Volume I. Entretien avec Dan Gunn
<http://www.fondationlaposte.org/florilettres/florilettres-n155-samuel-beckett-lettres/>

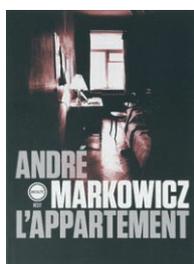
Samuel Beckett. Lettres 1941-1956 - Volume II. PAR GAËLLE OBIÉGLY. Édition décembre 2015
<http://www.fondationlaposte.org/florilette/articles-critiques/samuel-beckett-lettres-1941-1956-volume-ii-par-gaëlle-obiegly/>

Samuel Beckett - Lettres 1957-1965 - Volume III PAR GAËLLE OBIÉGLY. Édition janvier 2017
<http://www.fondationlaposte.org/florilette/articles-critiques/samuel-beckett-lettres-iii-1957-1965/>

Dernières parutions

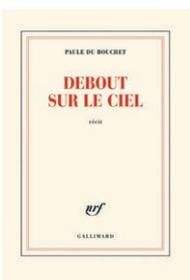
Par Élisabeth Miso & Corinne Amar

Récits



André Markowicz, *L'appartement*.

« (...) si j'ai jamais / fait quelque chose, c'est traduire cette / ville où je ne suis pas, – ni quand j'y suis / ni quand je n'y suis pas, et, malgré tout, / peut-être que je viens de cette ville / dont je ne connais rien en vérité (...) » Saint-Petersbourg, le lieu des premières images et odeurs de l'enfance pour André Markowicz, la ville de sa grand-mère et de sa grand-tante. Chaque été il venait leur rendre visite. Il garde un souvenir ébloui de l'appartement communautaire qu'elles occupaient, de leurs meubles, des livres qu'il a tenus entre ses mains (Anna Akhmatova, Alexandre Blok), de la beauté du russe qu'elles parlaient, de cette langue maternelle qui s'est imprimée en lui. Avec ses premiers droits d'auteur importants, il a acheté l'appartement d'une famille qui partait pour Israël comme bien d'autres Juifs au moment de la Perestroïka, avec l'intention d'y résider trois mois par an. Il y a stocké ce qu'il a pu sauver des affaires de sa grand-mère et de sa grand-tante, y a logé un ami d'enfance et sa compagne puis au fil du temps y a abandonné toute idée de travaux de rénovation et de séjours réguliers, le laissant se détériorer. Récit familial et autobiographique, le livre sonde son lien à cet appartement, à la Russie, à la langue russe. André Markowicz interroge notamment les notions de mémoire, de lieu et d'appartenance et confie que Saint-Petersbourg et ses souvenirs d'enfance sont en fait les seuls espaces géographique et mental qui soient totalement réels à ses yeux. Connue pour sa traduction des œuvres complètes de Dostoïevski et avec Françoise Morvan du théâtre de Tchekhov, il partage toute la subtilité de son travail, son approche du mouvement, du rythme : « (...) comment faire sentir / dans une langue écrite une autre langue, / une autre intonation dont l'existence / détermine le sens, brouille les pistes/ quand le narrateur même ne détient / qu'une parcelle de la vérité / du livre qu'il raconte (...) » C'est en vers qu'il a choisi de nous parler de la matérialité des mots, de l'entre deux mondes où il se trouve, de cet entre deux langues. Éd. Inculte, 144 p., 16,90 €. Élisabeth Miso

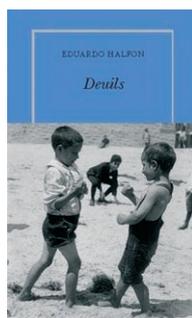


Paule Du Bouchet, *Debout sur le ciel*.

C'est le portrait d'un père que trace sa fille, celui du poète André du Bouchet, mort en 2001, celui de son univers poétique et de son rapport au mot. « Mon père écrivait debout sur des carnets toilés, il écrivait debout sur le ciel ou debout sur un pupitre à hauteur de regard. S'il travaillait assis, c'était pour relire, raturer, couper, coller, réécrire. Assis était une situation de labeur, debout un état d'alerte. Écrire

était comme regarder, marcher, noter, sentir. Une prise d'air. » Quand on repense à la voix d'André Du Bouchet, au micro d'Alain Veinstein sur France-Culture, lors d'un entretien en janvier 1995, on se souvient de l'importance qu'il accordait à cette différence qu'il faisait entre l'écriture de ses pages de poèmes et celle de ses carnets : « Je suis responsable des pages de poèmes, disait-il, je les écris assis à une table ; des pages de carnets, je suis à moitié responsable. » Il les écrivait en marchant, en randonnée, notant tout ce qui lui traversait l'esprit, comme en une écriture automatique. Il est mort le jour anniversaire de sa fille, Paule, un 19 avril. Une absence et une présence à la fois, lien secret, invisible qu'ils continuent d'entretenir. Ce sont de courts chapitres, non pas chronologiques, mais d'histoires vives à la mémoire, de souvenirs enfouis qui surgissent, et dans la nature tout autour, la présence si intense du père, souvenirs merveilleux de la petite enfance en famille, jusqu'à ce que la mère, Tina Jolas s'enfuit de la maison, folle d'amour pour un autre poète, René Char. Sept ans auparavant, avec *Emportée* (Actes Sud), elle évoquait cette passion douloureuse de sa mère pour René Char, cette désertion de la maison familiale, et sa propre souffrance. *Debout sur le ciel* est un lumineux hommage au père. Éd. Gallimard, 128 p., 12, 50 €. Corinne Amar

Romans

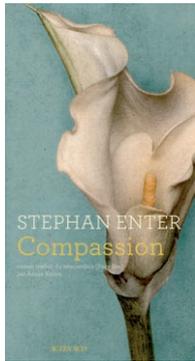


Eduardo Halfon, *Deuils*.

Traduction de l'espagnol (Guatemala) David Fauquemberg. « Il s'appelait Salomón. Il est mort à l'âge de cinq ans, noyé dans le lac d'Amatitlán. C'est ce qu'on me racontait, enfant, au Guatemala. » Eduardo Halfon est revenu sur les berges du lac, pour plonger dans le passé et tenter de donner plus d'épaisseur à ce fantôme, frère aîné de son père qu'il se représentait « toujours nu et livide, et toujours flottant sur le ventre près du vieux ponton de bois. ». En vérité l'eau du lac n'est pour rien dans sa disparition et le romancier guatémaltèque ne s'explique pas l'origine de cette version des faits dans sa mémoire. La découverte

quand il avait dix ans, d'une photographie en noir et blanc du garçonnet dans la neige, prise à New York en 1940, n'a fait qu'aiguiser davantage sa curiosité pour cet oncle inconnu. Lancé sur les traces du petit Salomón et de ses propres souvenirs d'enfant au Guatemala et en Floride, Eduardo Halfon, considéré comme un des écrivains majeurs d'Amérique latine, voyage entre passé et présent. En formidable conteur, il dessine une histoire familiale jalonnée de deuils, de disparitions tragiques, d'exils et de violence dans le Guatemala des années 1970. Dans le paysage actuel du lac d'Amatitlán, il plante ses retrouvailles avec Don Isidoro, ancien employé de ses grands-parents paternels et sa troublante rencontre avec une guérisseuse. Sous sa plume émouvante et subtile, se détachent les figures de ses grands-pères juifs, l'un libanais parti de Beyrouth à seize ans en 1919, l'autre polonais rescapé des camps, celle de son grand-oncle Émile authentique arnaqueur à Miami et celle de son père qui s'est toujours refusé à évoquer son frère défunt. « Et ce silence de mon père, je l'interprétais non pas comme un malaise ou une hésitation, mais comme une manière de nous protéger, mon frère et moi, d'une réalité beaucoup plus grande que nous, d'une réalité sinistre qui rôdait alentour. » Éd. Quai Voltaire, 160 p., 15,80 €. Élisabeth Miso

Stephan Enter, *Compassion*. Traduction du néerlandais (Pays-Bas) Annie Kroon. Frank van Luijn, le narrateur, est plutôt satisfait de son existence. À presque quarante ans, il se sait séduisant avec ses airs d'étudiant et enchaîne les aventures sans s'attacher. Par ennui et par curiosité, il s'inscrit sur un site de rencontres élitiste et tombe sur le regard captivant d'une uni-



versitaire de trente-deux ans. Son profil, la façon directe qu'a Jessica de se présenter finissent de le convaincre de la contacter. Après un échange de mails, ils se donnent rendez-vous à Amsterdam. Très vite, il est sous le charme de l'esprit vif et de la spontanéité de la jeune femme. Sa capacité à cerner les autres l'impressionne. « Elle avait vu juste lors de notre première rencontre, même si pour ma part je m'en avise seulement maintenant : effectivement, je suis une île, j'étais une île, avec entre la terre ferme et moi un pont-levis jalousement surveillé. Et j'étais comme ça tout le temps, sans m'en rendre compte. » Chaque mail, chaque moment en sa compa-

gnie confirme que quelque chose de différent est à l'œuvre avec elle. La superficialité de ses relations précédentes et sa propre solitude lui apparaissent maintenant clairement. Il n'a jamais été aussi proche, aussi profondément touché par une femme. « Et soudain, comme dans une maison sous l'orage, où l'éclair rend visibles l'espace d'une seconde des dizaines d'objets plongés dans l'ombre, je vois toute sorte d'instantanés antérieurs dans notre relation où il s'est passé la même chose, des instants où son émotion semblait être en résonance avec la mienne, voire en concordance. » Frank est incontestablement très épris, sa vie serait à nouveau un « temps perdu » sans Jessica, mais il ne la désire pas charnellement et cette frustration érotique ne cesse de l'obséder. Stephan Enter dissèque la fragilité de l'état amoureux, la difficulté à s'abandonner, la tyrannie de la jouissance, de la performance sexuelle, de l'apparence et souligne le mystère entier que demeure l'autre malgré l'intimité partagée. Éd. Actes Sud, 192 p., 19,80 €. Élisabeth Miso



Lorraine Fouchet, Poste restante à Locmaria « Je m'appelle Chiara Ferrari, j'ai vingt-cinq ans. Ma famille se compose de quatre personnes, dont deux sont encore vivantes : ma mère, que j'appelle par son prénom Livia ; mon père, mort bêtement avant ma naissance ; ma grand-mère, nonna Ornella, qui a rejoint son fils il y a un an ; et ma marraine Viola qui est l'amie d'enfance de ma mère. On ne rit jamais chez nous, ce serait manquer de respect à l'absent magnifique, mon père (...) ». Un soir, en Italie, au bord du Tibre dans un restaurant italien, une jeune femme apprend

le jour anniversaire de sa mère qu'elle n'est sans doute pas la fille de ce père mort dans un accident, et idéalisé, depuis qu'elle a cons-

science d'une absence. Absence si marquée dans la famille que sa mère, « depuis la mort de son jeune mari », ne fête plus son anniversaire le jour même parce qu'elle l'a rayé de son calendrier. Par une indiscretion, Chiara comprend qu'elle pourrait être la fille d'un marin breton. Elle prend alors la fuite et s'embarque pour l'île de Groix. C'est une histoire de filiation, qui nous emmène de Rome au Morbihan, à Locmaria, cette commune sauvage située sur l'île de Belle-Île-en-Mer, dans le département du Morbihan, en Bretagne. Là, quand on est étranger, le courrier se reçoit en poste restante, s'envoie de la fameuse boîte principale qui trône à l'arrière de la poste et qui semble, hautaine, snober les quelques petites boîtes dispersées dans l'île, et joue son rôle qui contraint à compter avec la levée, sinon, le « courrier restera sur le caillou » jusqu'au lendemain et la prochaine levée. Dans ce village face à la mer où elle s'est installée, mène l'enquête, fait des rencontres, Chiara, la Romaine croise Gabin, qui est Corse, et prête plume d'écrivains célèbres, et Charles aussi, et Didier, Rozen, Urielle, Brendan, Kilian, Pat... Elle recherche un père, trouve des surprises. Éd. Héloïse d'Ormesson, 385 p., 21 €. Corinne Amar

Agenda

Manifestations soutenues par la Fondation La Poste

Festivals

6èmes Rencontres Victor Segalen

Du 10 au 13 mai 2018

Huelgoat



Association les Amis de l'École des filles – Manifestation sur le thème des « Correspondances » en hommage à Victor Segalen, médecin, sinologue, poète mort en 1919 dans la forêt de Huelgoat, en contrebas de l'école, où se déroulent aujourd'hui les Rencontres.

Intitulée « Correspondances », la 6e édition des Rencontres Victor Segalen se déclinera selon quatre axes majeurs de la correspondance de Victor Segalen :

Jeudi 10 mai – Correspondances Amoureuses

Jean-Luc Coatalem – Ce bourdonnement sourd entre nos cœurs...
 Claire Berest – Gabriële Buffet et Francis Picabia, Guillaume Apollinaire, Marcel Duchamp
 Jacqueline Ursch – Alexandra David-Néel, la correspondance amoureuse avec son mari Philippe d'après les lettres encore inédites

Vendredi 11 mai – Correspondances d'explorateurs

Gilles Manceron – Trahison fidèle : Segalen-Manceron
 Dominique Le Brun – Bouteille à la mer
 Tiffany Tavernier – Isabelle Eberhardt

Samedi 12 mai – Correspondances artistiques

Dominique Lelong – Segalen-Debussy
 Alain Rey & Nja Mahdaoui – Polyphonies, mots et matières
 Trio des Rimes : Mona Ozouf, Suzanne Julliard, Françoise Besse – La Marge au Centre (récital)

Dimanche 13 mai – Correspondances de la Première Guerre Mondiale

Colette Camelin – Segalen dans la Grande Guerre
 Gisèle Bienne – Apollinaire : sa correspondance de guerre, « un chantier poétique »
 Jean Rouaud – Éclats de 14, la guerre de Mathurin Méheut

Chaque journée de rencontres commence à 15h.

6ème rencontre Victor Segalen – Correspondances
 25 rue du Pouly
 29690 Huelgoat
 02 98 99 75 41

Le Festival du Mot, La Charité-sur-Loire, 14ème édition

Du 30 mai au 3 juin 2018



La marraine de la 14ème édition est la poétesse Syrienne Hala Mohammad.

La Fondation soutient :

– Apollinaire : Mots d'amour et de guerre, un an de correspondance inouïe (16 avril 15 – 16 septembre 16).

Textes sélectionnés dans le livre : Tendre comme le souvenir par Monique Lecarpentier, mise en espace et interprétation : François Marthouret, sax alto : Géraldine Laurent.

– L'exposition mai 68 – mai 2018 : Cinquante ans après, affiches et slogans d'époque s'exposent dans une rétrospective chronologique. En 68, les mots s'étaient emparés des murs, utilisant un nouveau moyen de communication.

Sur les murs des salles XVIIIe seront également présents des affiches de mai 2018 créées par des élèves du Lycée de la communication Alain Colas (Nevers), et les

mots des internautes ayant répondu à « l'appel au peuple » du Festival ce printemps.
 – Oui Mai, avec Bernard et Frédéric Cherbœuf, entre fiction, autofiction et documentaire, Frédéric Cherbœuf explore l'Histoire sans nostalgie ni complaisance, à travers un face à face père fils.

– Mémoire de la trace, Patricia Muller est peintre, calligraphe, enlumineur. Papier, parchemin, bois, ou autres matériaux, sur les supports multiples, les mots se fixent, et apparaît la Mémoire de la trace.

Le festival du Mot : <http://www.festivaldumot.fr/>

Le Marathon des Mots, 14ème édition Du 28 juin au 1er juillet 2018



Le 24 mai, présentation publique de la 14ème édition Toulouse

Le 24 mai, au Goethe Institut à Toulouse, présentation publique de la 14ème édition.

Thème 2018 : Trois Continents | Écrivains de langue portugaise – Amérique Latine, Europe, Afrique
 Présence du Marathon des Mots sur les 17 communes de Toulouse Métropole.

Le Marathon des mots Jeunesse :

Le Marathon d'avril se veut une avant-première des rendez-vous de juin avec des lectures et des résidences de création. Pour les élèves, des lectures et ateliers de lecture à haute voix.

La Fondation La Poste proposera une série de lectures de correspondances à la Chapelle des Carmélites :

Daniel Mesguich lit *Lettres à Véra* de Vladimir Nabokov (Fayard)

Lettres à Ysé de Paul Claudel (Gallimard)

Correspondance (1946-1978) de Georges Perros, Anne et Gérard Philipe (Finitude)

Olivier Martinaud et Joana Preiss lisent *Correspondance passionnée* d'Henry Miller et Anaïs Nin (Stock)

Lecture de : *Ma reine* de Jean-Baptiste Andréa (L'Iconoclaste) – Prix Envoyé par la Poste 2017

Le site du festival : <http://www.lemarathondesmots.com/>

Prix littéraires

Prix Envoyé par La Poste Les éditeurs ont jusqu'au 31 mai 2018... 4ème édition



Créé par la Fondation d'entreprise La Poste, le prix « Envoyé par La Poste » récompense un manuscrit (roman ou récit) adressé par courrier, sans recommandation particulière, à un éditeur qui décèle, avec son comité de lecture, un talent d'écriture et qui décide de le publier. Ce Prix s'inscrit dans une logique de soutien que la Fondation apporte à la création littéraire depuis 20 ans : partenaire du Prix Wepler Fondation La Poste, du Prix Sévigné et du Prix Clara, elle a créé en 2015 le Prix des postiers écrivains et ce nouvel événement qui ouvre chaque année la saison des prix littéraires.

Le lauréat recevra 2500 €, son livre sera recommandé notamment auprès des 500 000 postiers actifs et retraités et La Poste passera commande de 600 exemplaires à l'éditeur.

Les éditeurs doivent adresser au plus tard le 31 mai 2018 (le cachet de La Poste faisant foi) :
 leur formulaire de candidature et
 un exemplaire de l'ouvrage (ou des épreuves ou du tapuscrit)

Pour en savoir plus :

<http://www.fondationlaposte.org/projet/prix-envoye-par-la-poste-les-editeurs-ont-jusquau-31-mai-2018/>

Prix des Postiers écrivains

Date limite d'envoi des livres : 15 septembre 2018...

4ème édition



Imaginé par la Fondation La Poste, ce prix littéraire est ouvert à tout éditeur qui a, au cours des trois dernières années, publié un ouvrage écrit en langue française par un agent ou un salarié du Groupe. Sont exclues les œuvres éditées à compte d'auteur. Le postier doit solliciter lui-même son éditeur, qui peut postuler jusqu'au 15 septembre 2018, en remplissant un formulaire disponible sur le site de la Fondation La Poste et en transmettant un exemplaire de l'ouvrage par voie postale.

C'est au moment de la cérémonie des Vœux du Groupe La Poste que sera connu le lauréat du Prix des postiers écrivains. Un prix qui joue pleinement un rôle d'accélérateur.

La Fondation La Poste passera commande d'exemplaires de l'ouvrage distingué et La Poste en assurera la promotion interne et externe. Quant aux lecteurs, ils verront sur les étals fleurir un nouveau bandeau rouge : « Prix des postiers écrivains ».

Janvier 2018 : Alexis Ruset pour *Pour que la mort ne crie pas victoire*, Éditions Zinedi. Une Mention spéciale du jury a été accordée à Jean-François Eutique, pour *J'aurais tant voulu*, Éditions L'Harmattan.

Janvier 2017 : Jean-Luc Manet pour *Trotoirs*, éditions IN8. Une Mention spéciale du jury a été accordée à Maurice Trépos pour *Les cinq voyages de l'Antoinette*, Éditions Coop Breizh.

Janvier 2016 : Catherine Thoyer pour *Le Village*, éditions du Miroir, 1ère lauréate du Prix des postiers écrivains.

Concours

Les petits champions de la lecture

Annnonce régionale des lauréats : le 14 mai 2018

Finale nationale : le 27 juin 2018 à la Comédie française

(action solidaire)



Concours national de lecture à voix haute pour les élèves de CM2, l'association Les Petits champions de la Lecture organise cette année sa 6ème édition et a réuni 35 000 élèves depuis son lancement en septembre dernier. Après l'étape départementale qui se déroule du 1er mars au 19 avril 2018, les Petits Champions devront ensuite concourir par vidéos diffusées sur la chaîne Youtube « Les petits champions de la lecture » pour la 3ème étape du jeu (échelle régionale).

Pour chaque région, un jury sera constitué et visionnera les vidéos en ligne à partir du 29 avril.

Chaque membre du jury aura jusqu'au 11 mai pour compléter la grille d'évaluation fournie par l'association et choisir ainsi son candidat favori.

L'annonce des lauréats se fera le 14 mai. Quatorze enfants représentant chacun leur région participeront alors à la finale nationale le 27 juin à la Comédie Française.

Les vidéos sont mises en ligne le **6 mai 2018** sur la chaîne Youtube dédiée aux Petits champions de la lecture. Le jury régional sélectionne les candidats qui représenteront leur grande région à la finale.

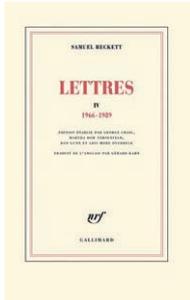
Les résultats sont communiqués aux participants puis annoncés le **14 mai 2018**.

Finale nationale

Le 27 Juin 2018, l'association convie chacun des vainqueurs des finales de la troisième étape et un accompagnateur à participer à une grande finale nationale, en public, au sein de la Comédie-Française, à Paris. Le jury qui distinguera un petit champion 2018 est constitué par l'organisation et comprend des éditeurs, des partenaires et les parrains de l'opération, Timothée de Fombelle et Dominique Blanc.

Publications soutenues par La Fondation La Poste

Avril - mai



Lettres de Samuel Beckett, Volume IV. Éditions Gallimard, 26 avril 2018
Trad. de l'anglais (Irlande) par Gérard Kahn. Édition de George Craig, Martha Dow Fehsenfeld, Dan Gunn et Lois More Overbeck

Le quatrième et dernier volume des lettres de Beckett accompagne l'auteur au long des vingt-quatre dernières années de sa vie. Au cours de ces années, il produit quelques-unes de ses œuvres les plus raffinées et les plus denses, des pièces pour le théâtre qui incluent *Pas moi*, *Pas Solo*, *Berceuse*, *Impromptu d'Ohio* et *Catastrophe*. Pour la télévision, il écrit *Trio du Fantôme*, ... *que nuages...*, *Quad et Nacht und Träume*. Et en prose, à la redoutable densité des œuvres des années soixante, fait suite l'ampleur lyrique de la seconde « trilogie » formée de *Compagnie*, *Mal vu mal dit* et *Cap au pire*. En 1969, Beckett reçoit le prix Nobel de littérature et ses lettres le montrent aux prises avec les contraintes qui accompagnent sa réputation internationale croissante. Plus tard, les lettres révèlent un homme soucieux de son héritage, comme on le voit dans ses rapports avec biographes et archivistes. Les introductions critiques renseignent sur le contexte historique ; sont également fournis chronologies, notes explicatives et profils des principaux correspondants de Beckett.

Avec ce dernier volume, l'ambitieux projet de réunir et publier la correspondance de Beckett prend corps et fin.

www.gallimard.fr/Catalogue/GALLIMARD/Blanche/Lettres-IV



Bons baisers de Paris. Éditions Thierry Magnier, le 28 mars 2018

Livre jeunesse de Francesco Acerbis et Arianna Tamburini

De la Tour Eiffel à Beaubourg en passant par la Géode, le héros de cette histoire part, truffe au vent, visiter la capitale. Chaque jour, il écrit des cartes postales à ses amis et sa famille pour leur raconter les aventures qui l'emportent sous terre (vive le métro !), dans l'eau (attention à la Seine !) et à la rencontre de tous les habitants de la Ville lumière.

<http://www.editions-thierry-magnier.com/collection-album-534.htm>



68. Les archives du pouvoir. Chroniques inédites d'un état en crise.

Éditions L'Iconoclaste, le 18 avril 2018

Préface de Michelle Perrot, édition établie sous la direction scientifique de Philippe Artières, directeur de recherche au CNRS, et d'Emmanuelle Giry, conservatrice du patrimoine aux Archives nationales.

Pour la première fois, une exposition et un livre racontent Mai 68 à travers les archives inédites du pouvoir.

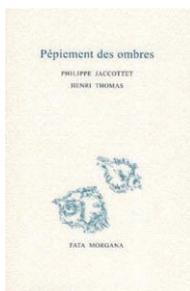
« 68 fascine, réjouit, repousse, irrite, avec ses dix millions de grévistes, sa jeunesse dans la rue, son service public à l'arrêt et son économie paralysée. Mais la voix de l'Etat, elle, reste méconnue.

Ce printemps-là, le pouvoir gère cette crise sans précédent, qui menace de le déstabiliser. Les archives donnent une lecture de l'événement à partir du bureau du président, des ministres, des préfets, des forces de l'ordre, des patrons, des partis : elles sont la trace de chacun de leurs gestes... Des centaines de mètres linéaires de documents qui permettent de mesurer en creux ce que fut la contestation. Ils donnent à voir les rouages de l'Etat et l'ensemble des processus de décisions qui tentèrent de les enrayer. On y comprend comment un gouvernement réagit face à une grève générale, comment il s'efforce de fonctionner et d'imaginer des réponses politiques, sociales et répressives à mettre en œuvre. »

En coédition avec les Archives nationales, ce livre fait découvrir ces archives qui constituent l'autre mémoire de 68.

Lancement mardi 9 avril à l'Hôtel de Lassay

<https://www.editions-iconoclaste.fr/>



Pépiement des ombres, Philippe Jaccottet – Henri Thomas. Éditions Fata Morgana, en avril 2018

Édition établie par Philippe Blanc, postface d'Hervé Ferrage, dessins d'Anne-Marie Jaccottet.

Philippe Jaccottet est né en Suisse à Moudon en 1925. Poète sans « œuvres complètes », il est de longue date un « objet » critique reconnu. Dès les années 1980, ont fleuri les numéros d'hommages, les thèses, les ouvrages collectifs. Avec des contributions prestigieuses : Jean Starobinski, Jean-Pierre Richard (Onze études sur la poésie moderne, dès 1964), Georges Poulet...

Grand lecteur, son œuvre propre s'est élaborée en vis-à-vis d'autres grandes œuvres telles que Novalis, Hölderlin qu'il découvre grâce à Gustave Roud, un autre poète. Traducteur émérite, il a notamment traduit Musil dont il a rendu accessible au lecteur français la quasi-totalité de son

œuvre. En 1953, il s'établit à Grignan où paraît son premier grand recueil : *L'Effraie et autres poésies*.

Henri Thomas (1912-1993) est né à Anglemont dans les Vosges. Proche de Gide et du groupe de la *NRF*, il noue très tôt de solides amitiés littéraires. Il publie son premier roman *Le seau à charbon* en 1940 et l'année suivante son premier recueil de poésie *Travaux d'aveugle*. Ses différents (prix Médicis, prix Femina) lui assurent une certaine notoriété. Après une période de silence suite au décès de son épouse en 1965, il renoue avec une intense activité créatrice en 1985.

La correspondance entre ces deux figures importantes de la poésie débute en 1949 et s'achève avec la mort de Thomas.

Réunis par le même souci d'équilibre entre « délice et supplice de vivre », entre angoisse et splendeur, c'est d'abord la poésie qui est au centre de leurs échanges, la littérature étant le seul grand sujet de cette réflexion vivante.

<http://www.fatamorgana.fr/>



Picasso - Cocteau, Correspondance 1915-1963. Éditions Gallimard, Collection Art et Artistes. Le 3 mai 2018. Correspondance introduite, rassemblée et annotée par Pierre Caizergues et Ioannis Kontaxopoulos.

La correspondance croisée entre Pablo Picasso (1881-1973) et Jean Cocteau (1889-1963) en grande partie inédite, couvre la période qui s'étend de 1915 à 1963, année de la mort du poète.

Cocteau est le seul à avoir entretenu des liens amicaux et une correspondance aussi volumineuse et ininterrompue avec le peintre espagnol. Trois périodes se succèdent : les premières années, de 1915 à 1923, sont celles d'une relation enthousiaste qui porte ses fruits autant pour l'évolution esthétique des deux artistes que pour leur collaboration. Picasso insuffle chez Cocteau le vocabulaire de l'avant-garde et de la modernité, le poète entraîne le peintre dans l'aventure des Ballets Russes. Cocteau publie en 1923 une des premières monographies consacrées au peintre. Leurs liens se distendent entre 1927 et 1949, mais en critique d'art avisé, Cocteau reste sensible aux œuvres majeures de son ami, dont les sculptures d'assemblages hétéroclites, qui suscitent des réflexions encore peu connues aujourd'hui. Une troisième période, de 1950 à 1963 s'amorce à la faveur de leur installation dans le midi de la France. Leur amitié est cependant ternie par une méfiance et une exaspération mutuelles, tandis que l'admiration réciproque perdure. Car ces échanges artistiques influencent et nourrissent leur travail : l'œuvre graphique de Cocteau porte l'empreinte du maître espagnol, tandis que l'art de Picasso s'inspire du style maillé de trouvaillies et de l'invention verbale étourdissante du poète français.

Enrichie de documents et illustrations rares, cette correspondance apporte des compléments utiles à la biographie des deux artistes, et à sa manière, à l'histoire du XXème siècle.

<http://www.gallimard.fr/>



AUTEURS

Nathalie Jungerman . Rédactrice en chef . ingénierie éditoriale (indépendante)
Corinne Amar, Élisabeth Miso, Gaëlle Obiégly

FloriLettres : ISSN 1777-563

ÉDITEUR DIRECTEUR DE LA PUBLICATION

FONDATION D'ENTREPRISE LA POSTE

Adresse postale

FONDATION D'ENTREPRISE LA POSTE
CP A 503
9 rue du Colonel Pierre Avia
75015 PARIS Tél : 01 55 44 01 17

fondation.laposte@laposte.fr
www.fondationlaposte.org/

POUR ÊTRE INFORMÉ DU PROCHAIN NUMÉRO DE FLORILETTRES :

S'abonner à la Newsletter



www.fondationlaposte.org